

QU'EST-CE QUE LES FIANÇAILLES ?

Les traités de Liturgie, ceux de Droit Canonique ne nous apprennent pas grand-chose sur les fiançailles — pas plus d'ailleurs que ceux de psychologie et de sociologie. Il est à souhaiter que les recherches s'orientent vers ce sujet capital.

En attendant, qui donc nous renseignera ? — L'expérience. Or il se trouve que les *Équipes Notre-Dame* ont récemment mené, auprès de leurs membres, une enquête sur la préparation au mariage et les fiançailles, qui a recueilli plus de 1.500 réponses. Pour traiter mon sujet : Qu'est-ce que les fiançailles ? je m'appuierai donc sur un premier dépouillement des réponses, que j'interpréterai à la lumière de vingt années de ministère auprès des fiancés et des foyers. N'attendez pas, toutefois, une étude définitive ; il ne s'agit que de premières approximations, d'hypothèses de travail.

En écoutant cette conférence¹, il vous faudra tenir compte que l'enquête a porté sur une expérience *catholique* ; en ce sens que ce sont des foyers très sincèrement catholiques qui ont répondu, en ce sens aussi que ce sont des foyers de plusieurs points du monde (France, Belgique, Suisse, Luxembourg, Afrique...). Je me limiterai à la psychologie normale. Il y a, en effet, des malfaçons, des maladies qui perturbent les fiançailles, et donc l'état d'esprit des fiancés : c'est là un autre sujet. Je me contenterai de vous entretenir des fiançailles vécues dans les meilleures conditions ; les autres se jugeront par comparaison.

Trois parties : Qu'est-ce que les fiançailles ? À quelles conditions les fiançailles sont-elles réussies ? Quel peut être le rôle des éducateurs, notamment du clergé ?

I

UNE EXPÉRIENCE HUMAINE FONDAMENTALE

On pouvait lire dans le programme, envoyé à ceux qui devaient participer à ces journées du C.P.L., une petite phrase désabusée : « Les fiançailles auxquelles Liturgie et Droit Canonique semblent refuser toute réalité... ». Et pourtant, d'après l'enquête, fiancés ou gens mariés sont unanimes pour voir dans les fiançailles une réalité capitale dont l'importance, au plan psychologique et spirituel, ne saurait être contestée.

Mais encore faut-il se mettre d'accord sur ce qu'ils entendent par fiançailles. Sur ce point, également, l'enquête ne prête à aucune ambiguïté. Les fiançailles, aux yeux de nos correspondants, sont cette phase qui s'étend de la *décision* prise entre deux jeunes gens de s'épouser, jusqu'au mariage. Il est important de noter le point de départ : non les fiançailles officielles, ni l'éventuelle cérémonie religieuse, mais bien ce moment capital où un jeune homme et une jeune fille décident de se marier. Poussons-les dans leurs retranchements, demandons-leur ce que représente cette décision. Ils sont clairs et formels dans leur réponse : c'est à cette heure, l'heure de la décision, que s'est inaugurée notre vie à deux. Ce n'est pas là

¹ Cet article est la rédaction d'une conférence prononcée à la session annuelle du Centre de Pastorale Liturgique, à Versailles, en 1956. Publié en janvier 1957 dans le n° 73 de *l'Anneau d'Or*, il a été complété en vue de ce cahier consacré aux fiançailles. N.D.L.R.

une réponse théorique, mais un témoignage, la réponse de l'expérience, de leur expérience psychologique. C'est en effet le jour où ils ont pris cette décision, c'est en prenant cette décision qu'ils se sont fait ce don d'amour, ce don d'eux-mêmes, qui a fondé et inauguré leur vie à deux. Et certes, ils ne confondent pas fiançailles et mariage. Ce don, il s'agira un jour, le jour du mariage, de le faire sous forme d'engagement selon les normes de l'Église, et c'est alors seulement qu'il pourra s'exprimer par l'union des corps, car c'est alors qu'il deviendra cette union de l'homme et de la femme, définitive et exclusive, qu'est le mariage. Cela, nos correspondants le savent bien et le disent clairement, mais il n'empêche que, remontant dans leur passé pour répondre à notre question : Qu'est-ce que les fiançailles ? ils trouvent au départ et à la base de leur vie à deux ce jour, cet acte de décision, dont j'ai dit qu'à leurs yeux il inaugure les fiançailles.

Par cet acte, ils ont eu conscience de mettre un point final à leur vie de célibataire. Les fiançailles ne sont pas, pensent-ils, la dernière étape de cette vie de célibataire mais bien la première de leur vie à deux. Dans une de leurs réponses, ils expriment cela d'une manière pittoresque : « Les fiançailles sont au mariage ce que la vie intra-utérine est à la période qui suit la naissance ».

D'âge en âge, ils avaient appris à aimer ; au cours de l'adolescence, ils ont découvert que l'être humain est fait pour une forme d'amour spécifique, qui est le don total et définitif par lequel on livre son être et son avoir, on lie son destin au destin d'un autre, on joue sa vie par un acte de liberté adulte. Avec les fiançailles, l'heure a sonné pour eux de faire ce don.

UNE CONSTELLATION D'ÉMOTIONS ET DE SENTIMENTS

Cette expérience fondamentale bouleverse la psychologie de chacun des fiancés. Le passé et l'avenir y prennent un sens nouveau, où se mêlent, à des doses variables, joies et craintes, émotions et sentiments variés. Les fiançailles sont une période psychologiquement très riche. Mais la diversité des sentiments, leur intensité, leurs aspects contradictoires parfois, en font aussi une période d'instabilité.

Le passé était caractérisé par la cohabitation familiale et l'indépendance (du moins intérieure). D'un seul coup, ce passé est rayé, révolu : il apparaît comme « passé » et dépassé. On signale dans l'enquête que les fiancés connaissent parfois un certain désarroi, nourri par les regrets, la souffrance d'une rupture nécessaire avec la famille ; parfois une nostalgie de la liberté perdue ; mais aussi, en sens inverse, et plus généralement, un sentiment de libération par rapport à la famille, et un empressement de renoncer à la liberté en faveur de l'être aimé. À noter l'impression d'être enfin « dédouanées » chez bien des jeunes filles qui avaient, du fait de l'ambiance familiale ou de l'âge, l'obsession du mariage.

La perspective de la phase nouvelle, sans être moins complexe, est en général dominée par la joie : il y a les espoirs de bonheur, de maturation, de paternité, de dépassement de soi ; l'attente d'un foyer, de la considération sociale, d'une vie sexuelle épanouie. Mais cela ne va pas sans dangers, à commencer par l'illusion d'un bonheur tout fait, comme si l'amour cristallisait d'un coup les désirs de bonheur épars dans l'être humain. À cette joie peut se mêler sourdement une certaine crainte : celle du saut dans l'inconnu, du définitif, des exigences de l'amour. Il sera intéressant, à cet égard, de creuser la psychologie différentielle du jeune homme et de la jeune fille, notamment en ce qui concerne la vie sexuelle : les mêmes mots, les mêmes attitudes, les mêmes silences, peuvent recouvrir tant de sentiments divers.

UN ÉVÉNEMENT RELIGIEUX MAJEUR

L'irruption de l'amour dans un cœur de jeune homme ou de jeune fille sincèrement chrétiens soulève le problème de la vocation de l'amour. L'amour humain est-il voulu par Dieu ? Ne s'oppose-t-il pas à l'amour de Dieu ? Abstraitement la question ne se pose pas. Mais à l'heure des fiançailles, elle peut se faire pressante, angoissante parfois. C'est un problème non de conciliation théorique, mais de coexistence de faits ; car chacun de ces deux amours peut paraître de soi totalitaire et exclusif. Dans la mesure où l'amour pour Dieu était trop sentimental, il est souvent éclipsé par le jeune et exubérant amour humain ; dans la mesure où il était un véritable amour — don de soi, générosité, dévouement — il maintient ses exigences. D'où une question capitale posée à la conscience religieuse des fiancés.

Ne minimisons pas le conflit. N'est-ce pas à lui que nous devons, pour une part, les recherches et les découvertes actuelles sur la spiritualité conjugale et familiale ? Quoi qu'il en soit, les fiancés ne déboucheront dans la lumière qu'après l'avoir éprouvé et surmonté.

UNE CRISE DE LA VIE HUMAINE

À ce premier point de vue — psychologique et individuel — où nous nous sommes placés, on peut dire que les fiançailles sont, au sens où le psychologue l'entend, sans aucune interprétation péjorative ou morbide, une « crise », « une période critique » : la vie humaine est faite de périodes, les unes d'évolution lente, les autres de transformations rapides, de révolutions psychologiques dénommées « crises » : un équilibre se défait, un âge meurt, mais en même temps une nouvelle structuration s'opère, inaugurant un nouvel âge de l'être humain. Le passé n'est pas rejeté, il est seulement dépassé et accompli, comme le travail de l'arbre s'achève dans le fruit.

Après les crises de l'enfance et de l'adolescence (trois ans, sept ans, puberté), la crise des fiançailles montre une originalité : les précédentes étaient déclenchées par une poussée biologique et vitale, celle-ci l'est par une décision libre ; c'est la liberté des fiancés qui consent au surgissement prestigieux et redoutable de l'amour.

De plus, comme toutes les crises, celle des fiançailles joue un rôle déterminant dans l'évolution personnelle : bien vécue, elle donne aux fiancés, pour aborder une phase nouvelle de leur existence, une assise psychologique solide ; escamotée ou mal vécue, elle complique et même compromet l'avenir : non seulement celui de leur mariage mais aussi celui de leur personnalité intime et de leur comportement à l'égard de la vie.

LA RELATION-FIANÇAILLES

Les fiançailles transforment chacun des fiancés. Mais elles les transforment d'abord et avant tout parce qu'elles instaurent entre eux des rapports nouveaux, parce qu'elles les mettent l'un et l'autre en état de relation. Cette relation mérite une étude particulière et très attentive.

On est trop souvent tenté de la définir par des restrictions et des négations : cette relation peut être rompue, elle n'est pas officielle, elle n'entraîne pas la cohabitation, elle exclut les rapports sexuels. Mais dans la perspective résolument positive où nous nous sommes placés, ces définitions négatives n'ont pas de sens. Autant dire qu'un enfant est un adulte incomplet et imparfait ; or ce qui compte pour l'observateur et l'éducateur, c'est qu'il soit un enfant, avec sa constitution propre, ses réactions propres, sa mentalité propre. De même, la relation-fiançailles, cet amour-enfant, a une existence et une activité originales. Cette existence, cette activité peuvent se ramener à ces trois grandes orientations : la connaissance de l'autre, la structuration de l'amour, la préparation de l'avenir.

LA CONNAISSANCE DE L'AUTRE

De toute l'enquête émerge cette idée que le temps des fiançailles est le temps de la connaissance. Connaissance, non au sens faible d'une curiosité ou d'un intérêt spéculatif, mais au sens fort d'un ajustement, co-naissance. L'amour commence par une attention aiguë à quelqu'un qui n'est pas nous, qui est tout autre que nous. La connaissance mutuelle est la première forme et le fondement de l'union de l'homme et de la femme. Mais la connaissance mutuelle entre deux êtres exige qu'ils se disent l'un à l'autre, qu'ils s'expriment. Les êtres humains ne sont pas seulement charnels mais d'abord spirituels ; or pour des êtres spirituels, se donner c'est d'abord s'exprimer. S'exprimer l'un à l'autre pour arriver à se connaître l'un l'autre sera donc une préoccupation primordiale des fiancés.

Mais sur quoi porte au juste cette connaissance de « l'autre » ?

« L'autre », c'est d'abord l'autre sexe. Au cours de leurs conversations, les fiancés apprendront à connaître le sexe opposé. Ils découvriront que sur un même objet les réactions d'un homme et d'une femme sont différentes, ou du moins elles s'expriment en des termes très différents ; que même lorsque des termes identiques sont employés (par éducation, par culture) ils peuvent avoir des contenus distincts. Cet ajustement, cette interprétation correcte des psychologies et des langages devrait être le premier travail des fiancés ; en général, ils n'y pensent guère.

« L'autre », c'est encore une histoire, une éducation, une famille, des amis, un milieu de travail, bref tout un contexte social, une ambiance vitale. C'est pourquoi beaucoup expriment ce souhait : « Il faut se connaître dans le cadre de la vie normale ». Autrement, l'amour n'est qu'un amour de vacances. Et ce n'est pas « en vacances » qu'on s'installe dans la vie.

« L'autre », c'est encore, c'est surtout, une personnalité. Il ne faut pas trop redouter les dissonances ; les accords faciles ne sont pas nécessairement les plus riches. Le caractère, les goûts, les aspirations, la culture, les réactions sexuelles, les qualités et les défauts, la construction du mariage, les exigences religieuses (non pas conventionnelles et apprises, mais réelles, absolues, inexpugnables) : tout cela doit affleurer, prendre forme et vie, sous la douce et impitoyable pression de l'amour naissant. La confrontation des fiançailles est un admirable — parfois un douloureux — moyen de prendre conscience de l'autre, et aussi de soi-même.

« L'autre » enfin, c'est une individualité surnaturelle, un *mystère*. Mystère d'une personne unique, d'une vocation unique. Et là, l'amour doit avancer avec un religieux respect et admettre qu'il y a une frontière à la connaissance. Nul ne peut pénétrer au plus intime du colloque de Dieu et d'une âme, au secret du dessein de Dieu sur une âme. Toujours subsiste une marge d'inconnaissable. L'amour le plus confiant, le plus attentif, le plus audacieux, doit à la fois chercher à s'engager dans cet arrière-fond de la conscience et s'incliner devant l'inaccessible pensée de Dieu sur un être. Il doit accepter d'avance tout ce que Dieu fera de cette âme qui est à lui, tout ce qu'il lui fera faire. Et cela doit être entendu dès le premier instant, entre deux chrétiens, dans la communion de l'amour humain.

Cette connaissance de « l'autre » à toutes les profondeurs est particulièrement facile au temps des fiançailles : d'abord parce que tous deux aspirent à l'union, dont la connaissance est le grand moyen ; ensuite parce que l'expérience sexuelle n'entrant pas alors en jeu, ne s'oppose pas à cette exploration spirituelle tendre et lucide.

Parce qu'elles sont le temps de la connaissance, les fiançailles sont aussi le temps de la rupture possible, et même parfois souhaitable, si cette connaissance aboutit à la conclusion que les deux êtres ne sont pas faits l'un pour l'autre. Si déchirante que soit cette constatation

pour la sensibilité et pour le désir, il serait catastrophique de passer outre au veto de l'intelligence.

LA STRUCTURATION DE L'AMOUR

Il s'agit de mettre en place, dès les fiançailles, ce régime de *vie à deux*, qui sera le mariage et l'amour dans le mariage. En même temps que s'opère la connaissance doit s'inaugurer la communauté de vie ; si elle n'a pas commencé sur le plan de l'esprit pendant les fiançailles, il y a grand danger qu'au début du mariage des éléments aussi forts mais aussi lourds que la cohabitation, la vie sexuelle, ne compromettent l'intimité intérieure plus qu'ils ne la favorisent.

Domaines de cette initiation à l'amour :

Habitude de penser ensemble, donc renoncement au « jardin secret », qui était si souvent le refuge de la personnalité (surtout pour la jeune fille) contre les pressions et indiscretions extérieures. Volonté de lucidité pour voir clair à tout prix, ne pas esquiver par un mot tendre ou une pirouette une mise au point difficile. L'entente mutuelle se cherche, se mérite, se conquiert.

Ajustement de la vie personnelle et de la vie commune : la grande question de la vie à deux. Vie personnelle, mise en commun, œuvre commune, tel est le secret d'une union réussie. Aux plans intérieur et extérieur, au plan de la vie profonde comme à celui des activités.

Initiation à la primauté, à la seigneurie du Christ déjà présent entre les futurs époux. Donc place éminente de la prière, parlée ou silencieuse, mais commune.

Initiation aussi à la pureté, qui n'est pas la peur d'enfreindre une loi, encore moins la peur du désir physique, mais qui est l'irradiation de l'amour et de la grâce à travers une chair maîtrisée. La chasteté est éducatrice de l'amour, même sexuel. Et cette réserve, cette pudeur aimante auront une grande place dans le mariage.

Enfin, initiation au don de soi, ou plutôt au don de « nous », aux autres. Les fiancés ont parfois tendance à s'isoler. Ils doivent au contraire se situer dans la société et dans l'Église, y prendre leur place, y rayonner leur amour ; ils apprendront ainsi la grande loi : se donner l'un à l'autre pour se donner ensemble.

On voit bien par ces quelques remarques que les fiançailles ne sont pas une image appauvrie, mutilée du mariage, mais que, jusque dans leurs limitations, elles sont déjà un *art de vivre à deux*.

PRÉPARATION DE L'AVENIR

Ce qui précède montre bien que la préparation de l'avenir n'est ni le tout, ni même l'essentiel des fiançailles. Impossible, en un sens, de prévoir l'avenir ; sa meilleure préparation est encore de bien vivre le présent. De même en éducation, pour faire un homme, il faut et il suffit en un sens de prendre l'enfant tel qu'il est, et de lui apprendre à être pleinement enfant.

Il n'en reste pas moins nécessaire, entre fiancés, de préciser ensemble quels seront les principes directeurs, les orientations de vie, le style quotidien, la conception chrétienne du mariage. Mais ces sortes de « professions de foi » risquent de tourner à la joute oratoire, à la dissertation, et au cliquetis des mots. Il y a intérêt à orienter les conversations vers des applications précises et des « cas concrets ». En voici quelques-uns :

Ce serait une grave erreur de ne pas aborder ensemble le problème sexuel. Nous avons parlé de la chasteté nécessaire ; mais une certaine éducation sexuelle de la jeune fille par son fiancé, adroite, délicate et tendre, n'est pas moins importante ; et elle ne conditionne pas seulement leur futur avenir physique.

Autre thème concret : le cadre de vie, l'organisation de l'espace et du temps au foyer. On se dépeint quelquefois mieux en abordant les questions d'organisation pratique de la vie, que dans des exercices d'auto-analyse.

Il y a aussi, bien sûr, d'autres grands thèmes : éducation, culture, métier, vie religieuse pratique, engagement social et ecclésial du foyer. En particulier, du côté du jeune homme, la place respective qu'il accorde au métier et au foyer. En tout cela, deux écueils à éviter : laisser tout à l'improvisation ou tout fixer d'avance dans le détail (encore que ces deux attitudes soient révélatrices d'un caractère : et à ce titre, il faudra en tenir compte) .

Enfin, si l'éducation pratique de la jeune fille (la manière de tenir un intérieur) n'a pas été suffisante, il est encore temps — et il est absolument nécessaire — qu'elle apprenne les soins ménagers, des éléments de puériculture, etc. ... Ses réactions, même à l'égard de telles « besognes », seront significatives pour l'avenir.

Que conclure de cette première partie, sinon que les fiançailles sont d'une importance capitale, la première phase de la vie à deux ? Les négliger, les escamoter, les vivre médiocrement, c'est paralyser l'être humain à une phase cruciale de son évolution et priver l'amour conjugal de son assise la plus solide. Or en fait, les enquêtes prouvent que les fiançailles sont en général très mal vécues. Il importe donc de les « revaloriser », non seulement aux yeux des fiancés, mais dans l'intérêt d'une société qui se veut solide.

Donner une telle importance aux fiançailles, n'est-ce pas engager les fiancés plus qu'il ne faudrait, et les empêcher de reprendre leur liberté ? Ce serait en effet très grave, et l'Église insiste justement pour que les fiancés arrivent au mariage parfaitement libres. Mais cette possibilité de rupture n'empêche nullement de rendre aux fiançailles toute leur valeur, précisément en montrant qu'elles conditionnent l'engagement conscient et volontaire du mariage.

II

COMMENT RÉUSSIR LES FIANÇAILLES ?

Si les fiançailles sont d'une telle importance, il est nécessaire de déterminer concrètement à quelles conditions elles répondent à leur raison d'être.

Distinguons *avant* et *pendant* les fiançailles.

Avant. On se pose souvent la question de l'âge. Que de foyers détruits parce que des fiançailles ont été mal vécues, mal vécues faute de maturité psychologique et morale. Et cette maturité dépend moins de l'âge que de la personnalité, du milieu, de l'éducation.

Autre « préalable » : les possibilités d'accord entre les deux jeunes gens. Les correspondants de l'enquête donnent une importance particulière à l'identité de milieu social. Préjugé bourgeois ? Il ne semble pas. De nombreuses expériences ont prouvé qu'une trop grande différence, non de fortune mais d'éducation, est un danger assez grand pour le mariage. Encore faudrait-il dans ce cas, mesurer la capacité d'adaptation de chacun, en particulier du côté de la jeune fille ; en effet, il peut arriver que le garçon, s'il est doué, voie évoluer rapidement sa carrière et change ainsi de conditions de vie, de relations, d'habitudes d'agir et de penser : sa femme le suivra-t-elle ? Dès l'origine on peut le pressentir.

Enfin, une des conditions du libre choix est bien qu'il y ait possibilité de choix. Si jeunes gens et jeunes filles ne se fréquentent jamais dans des conditions telles qu'ils puissent véritablement faire connaissance, échanger sans contrainte leurs opinions, on se demande s'il y a liberté, possibilité d'un vrai choix. Un traité de l'éducation des filles, surtout, devrait tenir compte de cette situation. Je ne fais qu'évoquer ici ce grave problème.

Et pendant les fiançailles, quelles sont les meilleures conditions ? Comme nos correspondants insistaient tout à l'heure sur l'âge, ils semblent être hypnotisés par la *durée* des fiançailles. Mais ce n'est pas le temps qui compte, c'est l'emploi de ce temps. Il y a des temps pleins et des temps vides ; les temps pleins, les temps utiles sont ceux qui font avancer dans la connaissance et dans l'union. Ce n'est pas une question de longueur : certains fiancés se connaissent mieux en trois mois que d'autres en trois ans (et ceux-là, probablement, ne se connaîtront jamais) ; si l'on peut admettre, avec l'opinion générale, que la durée optima est de six mois, c'est sous cette forte réserve.

À quoi tient donc le temps plein, le temps utile ? D'abord au nombre, à la liberté, au naturel des rencontres, à la qualité de ces rencontres. Que les fiancés se voient souvent, c'est indispensable pour que leur union prenne un rythme quotidien, car leur vie sera plus tard quotidienne ; qu'ils puissent parler en toute liberté, sans oreille qui les écoute, sans compte rendu à faire, ce serait une évidence, si l'habitude n'était contre l'évidence ; qu'ils se voient « au naturel », c'est-à-dire dans les conditions de leur vie de tous les jours, ni en fête, ni en vacances, tissant leur intimité de menus faits et de menus propos, c'est aussi une nécessité, car l'amour est fait de mille riens, auxquels il donne précisément une résonance, une valeur.

S'il faut résumer d'un mot les dispositions psychologiques et morales de ce dialogue, je dirai : la franchise. Il y a mille manières de se tromper l'un l'autre, de se tromper soi-même, avec la meilleure foi du monde : on joue le personnage que l'autre imagine ; on joue, par un mimétisme inconscient, à se ressembler l'un l'autre. Rien de tout cela ne révèle la personnalité réelle. Et il faut souvent se reprendre, se démasquer, parler avec le visage nu.

L'enquête souligne l'utilité des séparations et de la correspondance. En effet, s'il y a, à certains égards, une duperie de l'écriture (cet épanchement lyrique, où les mots s'entraînent dans une ronde et une griserie éperdues), il y a aussi une sincérité de l'écriture : loin du visage aimé, on échappe à sa fascination, on se retrouve plus lucide à l'égard de soi-même, on s'explique plus nettement, on se livre plus profondément.

III

LA MISSION DES ÉDUCATEURS

Après avoir tant insisté sur le sens très personnel des fiançailles, nous devons aborder le rôle des éducateurs. Car, bon gré mal gré, les jeunes gens sont sous l'influence de leur famille, de leur entourage, de leurs conseillers ; qu'ils se soumettent ou qu'ils se révoltent, ils en portent la marque, et elle est souvent indélébile. C'est donc l'occasion d'une critique — ou d'une auto-critique — nécessaire.

Il devrait d'abord y avoir, de la part des éducateurs, une préparation lointaine et comme diffuse : conception de la vie, éducation affective et sexuelle, attitude à l'égard de l'autre sexe, conception de l'amour et du mariage, conception de la vocation. À quinze ans, à vingt ans, il est déjà trop tard : l'éducation au mariage commence à l'enfance, sinon à la naissance.

Dans ce domaine, les premiers responsables sont les parents. Non les leçons qu'ils prêchent, mais les exemples qu'ils vivent. Dans les familles nombreuses, l'apprentissage se

fait assez bien, et tout naturellement, par concessions mutuelles. Les conversations en famille sur les foyers connus de la famille sont une bonne occasion de réflexion. L'exemple des autres foyers est également un puissant moyen de préparation : les jeunes leur portent une attention aiguë, rien ne leur échappe, et ils échafaudent leurs propres opinions pour ou contre les expériences connues. Mais de nombreux témoignages signalent une déformation typiquement familiale : hors du mariage, pas de salut... Sur ce point, la terreur des parents se transmet vite aux jeunes filles, et crée chez elles une psychose du mariage.

Passons aux éducateurs. Du côté des prêtres... un grand vide. L'enquête révèle une déficience générale de leur part, à quelques exceptions près. Un correspondant cite cette phrase assez monstrueuse, dite par un professeur à des élèves de quinze ans : « Les femmes devraient avoir honte d'être femmes ». Une sorte de misogynie plane sur certains milieux ecclésiastiques et demanderait à être analysée, sinon psychanalysée.

Entre quinze et vingt ans, cette préparation doit se faire plus directe, enseignement proprement dit sur l'amour et le mariage, conseils pour le discernement de la vocation, conseils pour le choix (il s'agit d'apprendre à choisir, et non de choisir à la place de l'intéressé), attitude générale à l'égard de l'autre sexe (instruire la jeune fille sur les réactions, la psychologie affective et sexuelle des garçons, plutôt que la « mettre en garde ») ; enfin, enseignement sur les fiançailles et l'engagement.

Cette préparation devrait être l'œuvre de tous les éducateurs : parents, prêtres, professeurs, mouvements de jeunesse, foyers. Et pour que leurs enseignements ne soient pas contradictoires (chacun tend à ériger son expérience en principe), il serait bon qu'ils se rencontrent, qu'ils en discutent, et qu'ils mettent au point une doctrine commune.

UNE PASTORALE DES FIANÇAILLES

Les réflexions qui précèdent concernent — ou devraient concerner — tous les éducateurs. La « pastorale » regarde particulièrement les pasteurs, c'est-à-dire le clergé, et avec lui tous ceux qui travaillent à la préparation religieuse du mariage.

Aider les fiancés à bien vivre leurs fiançailles, tel est le premier objet d'une pastorale de fiançailles. Son second est de donner aux fiancés information — et formation — pour l'état de vie qui les attend, le mariage. Ces deux objets correspondent, non pas tant à deux phases qu'à deux aspects des fiançailles.

La première partie de cette conférence a proposé de grandes orientations à ceux qui veulent aider les fiancés à bien vivre leurs fiançailles et à les vivre chrétiennement. Nous n'y reviendrons pas. Par contre, il nous faut préciser en quoi consistent cette formation et cette information dont nous disons qu'elles sont le second objectif de la pastorale des fiançailles.

Former au mariage, bien plus que donner un enseignement, c'est initier à un art de vivre. Mais un art de vivre suppose une conception de vie. Il importe donc que les fiancés dépassent une vision simpliste des choses, vision romanesque, naïvement optimiste à laquelle ils se sont peut-être attardés, qu'ils se soient dégagés d'une aspiration à la joie plus apparentée au rêve qu'à l'espérance. Il est temps, s'ils ne l'ont déjà fait, qu'ils considèrent d'un regard réaliste le bonheur et la souffrance, le bien et le mal, la vie et la mort, qu'ils optent entre la table des valeurs du Christ et celle du monde, sinon leur mariage risque fort d'être une aventure périlleuse parce qu'ils l'auront abordé avec une mentalité puérile. Heureux les fiancés qui sur leur route ont rencontré un « sage ».

Famille, camarades, littérature, spectacles, rêveries adolescentes, tout conspire à inoculer aux jeunes des idées fausses sur l'amour. Aussi est-il nécessaire de les aider à

découvrir le vrai visage de l'amour. Et déjà il faudrait les inviter à se faire une idée précise des composantes de l'amour conjugal — amour physique, amour sensible, amour spirituel, amour surnaturel — et à attribuer à chacun l'importance et la valeur qui lui revient. Un moyen infaillible de gagner la confiance des fiancés, c'est d'aborder avec eux ce sujet essentiel. Par contre ils ont vite fait de tourner le dos à ceux qui, prétendant les préparer au mariage, se gardent de leur parler de l'amour. De fait, les éducateurs seraient moins embarrassés pour en traiter s'ils étaient moins livrés à eux-mêmes. Ils manquent de secours. Si curieux que cela paraisse, psychologues et philosophes semblent craindre ce sujet de l'amour conjugal. Aussi la littérature sur la question est-elle encore très pauvre et décevante quand on souhaite mieux qu'une psychologie superficielle et moralisante.

D'après l'ensemble des réponses à notre enquête, une idée-force, si elle était bien assimilée par les fiancés, déjà les mettrait sur la bonne voie : l'amour, l'union de l'homme et de la femme, c'est une conquête, à refaire sans cesse. Que de fois reviennent ces remarques : « Ce ne sera pas de tout repos, ces richesses s'acquièrent de haute lutte », « le jour du mariage n'est pas celui d'une arrivée mais d'un départ, et tout reste à faire ». Et en effet, ceux qui ne sont pas convaincus de ces vérités élémentaires reviennent trois, cinq ou dix ans plus tard, en vous disant : « J'attendais beaucoup de l'amour, mais l'amour m'a bien déçu. »

Cette formation au mariage, il faut penser qu'elle est préparation à un sacrement. Sacrement dont les fiancés seront à la fois ministres et sujets. C'est donc d'une « catéchèse » qu'il s'agit. Le prêtre trahirait sa mission qui, sous prétexte de ménager des chrétiens peu évolués, négligerait de leur présenter dans toute sa richesse la doctrine chrétienne du mariage. Les fiancés sont beaucoup plus aptes qu'on ne le pense à voir dans le mariage la parabole du mystère nuptial du Christ et de son Église. Ils découvrent avec émerveillement que le sacrement les introduit dans ce mystère et leur y fait trouver les grâces d'amour dont ils ont besoin pour tendre à la sainteté et témoigner aux yeux des hommes de l'amour du Christ et de son Église. Comme il est plus facile, quand on se situe à ce niveau, de présenter les exigences de la morale conjugale : les fidèles ne risquent plus d'y voir des brimades, ils y découvrent des garanties d'amour et de grâce, les conditions du progrès, de l'épanouissement et du rayonnement de leur union.

Entrent dans cette formation au mariage des informations nécessaires. Combien de réponses à notre enquête signalent les méfaits de la « conspiration du silence » autour des questions de la sexualité : « elles sont considérées pratiquement dans les milieux chrétiens comme frisant l'immoralité » et font apparaître la nécessité d'initier les fiancés à la conception chrétienne des problèmes de la sexualité : psychologie différentielle de l'homme et de la femme, harmonie sexuelle dans le mariage... Il serait souhaitable que des médecins catholiques, nombreux et soigneusement préparés, se chargent de l'information des fiancés en ce domaine.

Et pour mineure qu'elle apparaisse, une information — une formation aussi — sur les aspects concrets de la vie du foyer ne doit pas être négligée. Victime d'une préparation trop uniquement intellectuelle, une jeune femme écrit : « Soyez sûrs que mes filles auront fait plus d'une lessive avant leur mariage, afin qu'elles ne risquent pas de s'y noyer avec mari et enfants. » Et une autre : « Savoir au moins faire la cuisine et la lessive. Et pour l'homme, planter un clou ! »

Ayant parlé de l'objet de la pastorale des fiançailles, arrêtons-nous un instant à ceux qui en sont les bénéficiaires. Leur réceptivité est très limitée, disent les uns ; très grande, déclarent les autres. Qui a raison ? À vrai dire, les deux opinions sont fondées. Quand on vit une expérience intense, on est sensibilisé à certains sujets et par ce fait même peu réceptif à d'autres. Heureusement : c'est une auto-défense de l'organisme. Les fiancés offrent une faible réceptivité aux questions qui n'ont pas de rapport — ou dont on ne sait pas leur montrer le

rapport — avec leur expérience actuelle, mais ils assimilent exceptionnellement bien tout ce qui concerne leur vie à deux, présente et future.

Il conviendrait ici de s'arrêter longuement aux moyens et aux méthodes que la pastorale des fiançailles peut mettre en œuvre : conversations avec les fiancés à l'occasion de l'enquête canonique, cours et sessions de préparation au mariage, retraites de fiancés. Mais de nombreux articles de ce Cahier traitent ces sujets, et nous y renvoyons nos lecteurs.

DEUX CONCEPTIONS

En ce domaine de la pastorale des fiançailles, deux conceptions s'affrontent, correspondant d'ailleurs à deux types d'éducation, et plus profondément à deux attitudes en face de la personne humaine.

La première conception est à la fois intellectuelle et moralisante : elle se borne à donner des connaissances abstraites, sans lien avec la vie réelle, et quand elle touche à la pratique, c'est pour formuler des lois généralement négatives, avec un luxe de précisions qui parodie le concret, mais sans le toucher. D'une part on propose l'idéal théorique du mariage parfait, de l'époux et de l'épouse parfaits, et d'autre part on accable les fiancés de normes qui ressemblent plus à un Code de la route, sinon à un Code pénal. Cette conception serait malfaisante si elle n'était impuissante. Notre enquête révèle en effet que, par un réflexe spontané, les fiancés se défendent : ils n'acceptent ni cet intellectualisme ni ce moralisme — sans parler du scepticisme — qui ne correspondent aucunement à leur expérience et n'ont donc aucune prise sur elle.

L'autre conception est au contraire réaliste et dynamique. Réaliste, parce qu'elle suppose que l'expérience de l'amour est une expérience humaine *totale*, et que la personne humaine y est tout entière engagée, chair et esprit, destin temporel et vocation surnaturelle. Elle invite donc les fiancés à prendre en charge cette expérience et à déceler tous les appels, toutes les réponses de grâce qu'elle implique. Par ailleurs, cette conception est dynamique ; elle est convaincue de la force propulsive de l'amour, elle est persuadée qu'au lieu de multiplier les signaux de sécurité autour de lui, on doit le purifier par l'intérieur, lui faire prendre conscience de toutes ses virtualités humaines et divines, et cela fait, demander aux fiancés d'être fidèles à ce dynamisme profond de leur amour. Du même coup, on les délivre d'avoir toujours à quêter la solution de leurs problèmes auprès d'un conseiller ou dans un code extérieur ; on les ramène à leur conscience droite et éclairée ; ils deviennent véritablement les responsables de leur destin. Cette libération de la conscience et de la volonté est l'éducation même.

Notre deuxième conception, réaliste et dynamique, est, du reste, profondément théologique : si elle a foi dans l'amour, c'est parce qu'elle le voit dans la foi, c'est parce qu'elle l'inscrit d'emblée dans le mystère nuptial du Christ et de l'Église (Ep 5). Et par là elle mériterait aussi le nom de « mystique ». On ne saurait trop rattacher la pastorale, la catéchèse du mariage, à cette notion de sacrement, de mystère évocateur et porteur de grâce, où l'amour humain et l'amour de Dieu s'appellent, se soutiennent, et marchent du même pas.

POUR UNE PASTORALE RÉALISTE ET MYSTIQUE

Dans ces conditions, la formation donnée par le prêtre et ses auxiliaires doit être, elle aussi, réaliste et mystique. Réaliste d'abord, dans ce sens qu'elle doit tenir compte, dès les fiançailles, de toutes les réalités humaines de l'amour. Le prêtre n'a pas à donner lui-même d'informations sur la psycho-physiologie sexuelle ou sur les tâches du foyer et la puériculture ; il doit renvoyer pour cela à un médecin, à un psychologue, à des foyers qui travaillent avec lui à l'éducation des fiancés (il y aurait là de véritables « équipes » de

spécialistes à constituer). Mais dans son enseignement même, il s'appuiera constamment sur cette connaissance éclairée, positive de la réalité humaine de l'amour dans le mariage. Autrement il ne construirait qu'une « Nephelococcygie », une cité de nuages.

Pastorale réaliste, pastorale mystique aussi. Et pour cet approfondissement surnaturel de l'amour, je ne connais pas de meilleur moyen que les retraites de fiancés. Elles sont encore très peu pratiquées en France (sans doute parce que le clergé, dans l'ensemble, n'ayant aucune doctrine des fiançailles ne sait quoi en dire) ; souvent aussi, elles sont mal adaptées : on mélange les fiancés débutants et ceux qui sont à quelques semaines seulement du mariage ; leurs problèmes sont différents, les instructions ne peuvent être qu'inadaptées et n'apportent pas les résultats escomptés. Il faudrait distinguer les deux catégories de fiancés et leur faire des retraites « sur mesure ». Bien adaptée, la retraite est le meilleur moyen d'une vraie catéchèse. À noter d'ailleurs que cette retraite devrait être combinée avec des « sessions » où des laïcs interviennent, et qui apportent cette information réaliste sans laquelle il n'y a pas de vraie « mystique » du mariage.



Si les fiançailles sont bien, comme nous l'avons tant répété, la première phase de la vie à deux, toute la vie ultérieure du couple pour une grande part dépend de ce premier acte. Nos Évêques s'inquiètent de voir se multiplier les divorces dans les milieux catholiques ; mais le nombre des divorces est proportionnel au nombre de fiançailles bâclées. Le mal, donc le remède, est à la source. Il faut instaurer une pastorale des fiançailles.

Ces quelques notes voulaient montrer que l'Église, dans ce domaine comme ailleurs, n'est pas seulement une législatrice morale mais une maîtresse de vie religieuse. Que l'Église reprenne sa place dès le départ du couple, qu'elle soit vraiment l'initiatrice au mystère chrétien de l'amour, et les fiançailles retrouveront leur signification humaine et religieuse. Je me demande et je vous demande s'il ne conviendrait pas de faire prendre l'habitude d'une cérémonie religieuse au début des fiançailles. À la condition toutefois de bien souligner que cela ne constitue pas un engagement définitif et laisse aux fiancés toute possibilité de rupture. Cet acte soulignerait l'importance religieuse des fiançailles et aurait l'avantage de permettre au prêtre, à cette heure dont je pense avoir montré qu'elle est capitale, d'inaugurer une catéchèse du mariage qui se poursuivrait dans les mois suivants.

La solidité de la Cité — et pour une grande part celle de l'Église — dépend de celle du foyer, donc du sérieux des fiançailles.

Henri Caffarel